

ÉGALITÉ

Monique Wittig et l'au-delà du sexe

Vingt ans après la mort de la féministe Monique Wittig, son lesbianisme radical continue à inspirer. Ce projet humaniste tente de penser la fin de la dualité sexuelle.

DIMANCHE 16 JUILLET 2023 DOMINIQUE HARTMANN



Pour la sociologue Sara Garbagnoli, l'écrivaine et théoricienne lesbienne française Monique Wittig, co-fondatrice du Mouvement de libération des femmes en France, a révolutionné la pensée politique et littéraire du XXe siècle. KEYSTONE

FÉMINISME Il y a vingt ans, disparaissait l'autrice et féministe lesbienne Monique Wittig (1935-2003), co-fondatrice du Mouvement de libération des femmes (MLF) en France. Pour lui rendre hommage et pour défricher de nouvelles pistes de recherche, un colloque a eu lieu fin juin à Genève, après Berkeley (Californie). Selon la sociologue Sara Garbagnoli, l'une des intervenantes, Monique Wittig a révolutionné la pensée politique et littéraire du XXe siècle: «Grâce à ses nouveaux concepts, ses nouveaux mots, ses nouveaux pronoms, Wittig bouscule vertigineusement les catégories à travers lesquelles nous pensons le monde et ouvre des espaces pour imaginer une destruction des rapports de domination existants.»

Plusieurs textes de l'autrice (tels *L'Oppoponax* ou *Les Guérillères*) déconstruisent ainsi le genre grammatical, miroir et amplificateur du sexe. Entretien avec Sara Garbagnoli, sociologue et féministe, chercheuse indépendante associée au LEGS/CNRS. Ses recherches portent sur la théorie féministe, l'analyse du discours et la sociologie des mouvements sociaux.

Sara Garbagnoli, qui est Monique Wittig?



Sara Garbagnoli: Une écrivaine et théoricienne lesbienne française qui a bouleversé le champ politique, philosophique et littéraire du XXe siècle. Au moment de la parution de son premier roman, *L'Oppoponax*, qui a reçu le prix Médicis en 1964, son talent impressionnait

Marguerite Duras et Nathalie Sarraute; en 1970, elle a été l'une des fondatrices du MLF. Tout au long de sa vie, Monique Wittig fera du lesbianisme, qu'elle définit comme un positionnement au-delà de la catégorie de sexe, la clé pour comprendre le fonctionnement du système d'oppression qui infériorise les femmes et les personnes *non-straight* et l'outil pour le dépasser. Cette théoricienne qui analyse le réel est aussi une utopiste qui pense l'impensable de la fin de la bicatégorisation sexuelle. Wittig est une révolutionnaire au

sens le plus plein du terme.

Pourquoi la pensée de Monique Wittig fait-elle l'objet d'un tel regain d'intérêt vingt ans après sa disparition?

Plusieurs raisons permettent d'expliquer l'effervescence politique et éditoriale autour de son œuvre. D'abord, les analyses politiques élaborées par certaines fractions des mouvements LGBTQIA+ se caractérisent par une critique de la dimension structurelle du système hétéronormatif en vigueur qui entre en résonance avec les analyses de Wittig sur l'hétérosexualité qu'elle définit comme un régime politique totalitaire. Il y a, ensuite, le rôle moteur joué au fil des années 1990 par des éminent·es théoricien·nes queer, qui ont entretenu avec Wittig une relation de fascination profonde. Cela a eu comme conséquence de la faire connaître à une bien plus large audience, tout en l'amputant néanmoins de son ancrage théorique et politique féministe matérialiste, pas toujours compris.

Essentiel a aussi été le précieux travail d'analyse et de

transmission mené depuis des décennies par la réalisatrice et compagne de Wittig, Sande Zeig, ainsi que par des chercheuses et/ou militantes lesbiennes telles que Louise Turcotte, Suzette Robichon, Catherine Ecarnot ou Dominique Bourque. Ce qui distingue le projet théorique, politique et littéraire de Wittig et en fait aujourd'hui un incontournable pôle d'attraction intellectuelle, c'est assurément la radicalité de son anti-essentialisme, que Wittig applique à la croyance la plus crédible qui soit en raison de la force de sa naturalisation: l'idée que les hommes et les femmes seraient des groupes naturels naturellement complémentaires.

«Pour Wittig, il s'agit de détruire la catégorie du sexe, la marque du genre, le régime politique hétérosexuel» Sara Garbagnoli

Selon vous, quels sont les apports les plus essentiels de Monique Wittig à la pensée féministe?

Wittig a révolutionné la pensée féministe en bouleversant la

manière de penser le sexe. D'une donnée de nature, Wittig fait une catégorie politique naturalisée. Mettre de l'histoire et de la politique – c'est-à-dire des rapports de pouvoir et de la lutte – là où le sens commun met de la nature transforme de manière radicale et définitive notre manière de voir le monde. Cela permet de voir qu'il n'y a rien de naturel dans l'oppression que les femmes, les personnes non-hétérosexuelles, les personnes racisées subissent.

Cela veut dire aussi que, malgré sa force et sa solidité, la domination n'a rien d'irrésistible. Pour Wittig, les hommes et les femmes sont des groupes sociaux naturalisés et antagonistes créés par des rapports de pouvoir. Le sexe anatomique est une marque qui cristallise ces rapports sociaux (sans eux, il n'aurait d'ailleurs aucune pertinence sociale).

Dans *Les Guérillères*, Monique Wittig défend que la modification des rapports économiques ne suffit pas: pourquoi?

Dans tout son œuvre littéraire, mais aussi théorique et

politique, Wittig insiste sur cette idée: la transformation des rapports sociaux et économiques est nécessaire, mais elle n'est pas suffisante. Cela est une conséquence de sa définition de l'hétérosexualité comme régime politique totalitaire. Ce régime d'un côté repose sur un système de rapports sociaux d'infériorisation et d'aliénation des femmes, des personnes non hétérosexuelles et des personnes racisées, mais d'autre part s'appuie aussi sur une structure de perception essentialiste – que Wittig appelle la «pensée *straight*» – qui a pour fonction de dissimuler l'oppression derrière la notion de «différence», qui «légitime» l'infériorisation. Avec le conglomérat de catégories essentialistes qui la caractérise – «homme», «femme», «sexe», «race», «Blanc», «Noir» –, la pensée *straight* opère comme un poison qui empeste nos corps et nos esprits, nos automatismes mentaux et musculaires. Pour Wittig, la destruction de ces catégories philosophiques est un pas incontournable pour lutter contre l'oppression.

Vous soulignez à la fois la dimension politique de cette pensée et son apport littéraire

Pour Wittig, élaboration théorique et littérature sont deux faces indissociables d'un même projet politique de dénaturalisation de l'ordre sexuel. Si Wittig théoricienne invente des concepts pour comprendre le fonctionnement de l'hétérosexualité, Wittig écrivaine travaille inlassablement sur les pronoms et les catégories pour aller au-delà de la bi-catégorisation sexuelle.

Dans ses œuvres littéraires, Wittig pratique notamment une

double opération: la déssexualisation de la langue, en la vidant de la marque du genre, et la déshétérosexualisation du canon littéraire, de ses mythes païens et chrétiens et de ses classiques, de la *Divine Comédie* à *Don Quichotte*. L'élaboration d'une littérature faite par des subjectivités minoritaires conscientes de l'être et l'émergence d'une «science de l'oppression» faite par les opprimé·es sont les deux piliers inséparables de la révolution épistémologique menée par Wittig.

Comment, selon elle, devient-on un sujet quand on ne correspond pas aux sujets majoritaires?

La question de la subjectivation minoritaire, c'est-à-dire des processus à travers lesquels des subjectivités opprimées peuvent (ou pas) devenir des sujets à part entière traverse tous les textes de Wittig, des essais théoriques réunis dans *La Pensée straight* aux réflexions sur la littérature contenues dans *Le Chantier littéraire*, en passant par tous ses romans. Comment peut-on exister en tant que sujet malgré les contraintes sociales, économiques, catégorielles, linguistiques qui obligent les sujets minoritaires à correspondre à l'idée d'«autre» et de «différent» précisément construites par le groupe majoritaire.

La réponse de Monique Wittig est radicale: il faut «dialectiser

la dialectique» – comme elle le dit dans *Homo sum* –, c'est-à-dire s'émanciper de la dyade oppositionnelle «l'un»/«l'autre» – principal opérateur de diffusion du système perceptif qui naturalise l'infériorisation des groupes dominés. Dit autrement, pour Wittig, il ne s'agit pas du tout de reconnaître «les différents», «les autres», de multiplier les sexes ou les genres différents, mais de détruire la catégorie du sexe, la marque du genre, le régime politique hétérosexuel.

En France, mais ailleurs aussi, la place des femmes lesbiennes a été très discutée au sein du MLF. Pourquoi? Diriez-vous que ces difficultés perdurent aujourd'hui encore?

Comme tous les mouvements politiques d'émancipation, le

mouvement féministe, dans les différents contextes où il a vu le jour, fait exister un «nous» à partir duquel se produisent des ruptures politiques et épistémologiques du sens commun en vigueur. Mais ce «nous» est historiquement construit, il est le fruit de luttes sociales et intellectuelles et, selon les époques, il inclut certaines subjectivités et en exclut d'autres. Ce «nous» est ainsi toujours un enjeu de lutte politique à l'intérieur des mouvements de libération eux-mêmes. Les lesbiennes se revendiquant comme telles politiquement au sein des mouvements féministes ont pu être et peuvent encore être considérées par des militantes féministes hétérosexuelles comme une menace à la fois à l'unité du mouvement – les lesbiennes feraient éclater le «nous-les-femmes» – et à la tenue du mouvement : les lesbiennes, qui prônent la fin de l'hétérosexualité comme système de rapports d'appropriation des femmes par les hommes, seraient trop radicales.

Que dirait Monique Wittig des évolutions modernes autour du langage épïcène?

Pour faire une révolution telle que Wittig la conçoit, il faut que

les groupes minoritaires détruisent patiemment et obstinément les innombrables rapports sociaux, économiques, mais aussi linguistiques et catégoriaux dont est faite la chape de plomb qui les encercle et les étouffe. Le langage, via la bicategorisation sexuelle qu'il relaie, est pour Wittig un vecteur premier de domination. Le langage blesse les corps et les consciences des sujets minoritaires, les meurtrit. Ce n'est donc pas la féminisation de la langue ou la multiplication des genres qui pourrait mettre fin à l'infériorisation constituant les subjectivités minoritaires comme «différentes», «particulières», c'est-à-dire comme n'étant pas pleinement humaines. Pour Wittig le but de la lutte collective est de casser le rapport social constituant les hommes et les femmes comme des groupes naturels. Pour ce faire, elle entend détruire la catégorie de sexe sans pour autant avoir une solution toute faite pour une si titanesque entreprise.

Dans ses romans, elle ne cesse d'inventer des manières de désexualiser la langue: le «on» de *L'Opoponax*, les «elles» des *Guérillères*, le «j/e» du *Corps lesbien* ont été choisis pour faire dire au langage ce qu'il n'est pas fabriqué pour dire, c'est-à-dire l'au-delà de la catégorie de sexe. Vertigineux.

